

**C**EUX qui s'épuisent durant toute leur vie à cette conquête de la pureté du cœur, et qui se seront débattus jusqu'aux confins de la vieillesse, et quelquefois jusque dans l'extrême vieillesse, contre la chair et contre le sang, si réduit en est le nombre aujourd'hui, qu'ils devraient se reconnaître à ce signe et se sentir frères, et s'aimer comme d'ailleurs ils en ont reçu le commandement. Oui, il faudrait qu'on les reconnût à leur tendresse mutuelle : « Voyez comme ils s'aiment ! » disaient les païens des premiers fidèles du Seigneur. Ah ! Que nous en sommes loin ! J'ai cru longtemps, je crois encore que l'instinct religieux est au départ l'horreur d'une solitude qui va s'épaississant pour toute créature à

mesure qu'elle avance vers sa fin. L'âge de l'amour est le temps de l'illusion qu'un autre peut se confondre avec nous-même et que nous pouvons être deux, jusqu'au jour où le « moi et mon Créateur » de Newman exprime le seul tête-à-tête qui soit en même temps une communion, et plus qu'une communion : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. »

Mais la religion « qui nous relie à Dieu » relie les fidèles entre eux. Elle devrait les relier entre eux. Un chrétien, fût-il sans famille humaine, sans amis, appartient à une famille, a sa place marquée dans une assemblée. Il a des pères, des frères, des sœurs. Il peut s'asseoir chaque jour à la table du Seigneur, — oui, chaque matin, si le cœur lui en dit. Si c'était ce bonheur-là de n'être plus seul, qui m'avait attiré à l'Eglise, je l'atteste ici, ce ne serait pas ce qui m'y aurait retenu. Je ne peux parler qu'en mon nom, et il se peut que d'autres, que beaucoup d'autres n'éprouvent pas ce que j'aurai éprouvé toute ma vie au sein de

l'Eglise visible : un sentiment de solitude humaine redoublée.

Par ma faute, je le crois. Je n'ai jamais, à aucun des moments de ma vie, été réellement associé à une vie paroissiale comme celle que j'admire du dehors à Saint-Séverin, ou à Saint-Sulpice, ou à Saint-Germain-des-Prés. J'en ai été incapable, j'y ai toujours répugné, et de même qu'au collège j'étais celui qui refusait de prendre part aux jeux communs et qui passait à cause de cela pour avoir mauvais esprit, mon instinct m'aura toujours maintenu à part du troupeau. Oui, je me frappe la poitrine et je confesse que j'ai été l'artisan de ma solitude au sein du troupeau chrétien.

Mais si je dépasse le cercle enchanté et infranchissable que mon propre caractère a tracé autour de moi, et qui m'aura condamné, tout chrétien que je suis, à vieillir et à mourir seul, je vois, je constate, j'expérimente que ce troupeau de fidèles est en fait un troupeau de solitudes juxtaposées, et pas seulement de solitudes mais de

mondes hostiles, mais de mondes ennemis.

Ce que je crois n'est pas forcément ce qui me console. Ce que je crois et ce que je sais relève d'un mystère incompréhensible. Eh quoi ! nous avons part au même Christ, à la même fraction de Pain Vivant. Et nous demeurons aussi étrangers les uns aux autres que si c'était dans une voiture publique et non à la table du Seigneur que nous avons été agenouillés côte à côte. Et si encore nous n'étions qu'étrangers les uns aux autres ! Mais trop souvent adversaires, et même jusqu'à la violence, et jusqu'à la haine, et jusqu'au meurtre. Le même baptême, la même Eucharistie ne servent à rien pour rétrécir d'un millimètre l'abîme qui sépare un positiviste maurrassien d'un prêtre-ouvrier progressiste. Ce que je crois se heurte ici à ce que je constate, à ce que j'expérimente.

Cette opposition a toujours existé dans l'Eglise entre deux familles d'esprits dont les exigences opposées ne sont pourtant pas contradictoires. Ces deux exigences tiennent dans deux mots qui les résument : il y a le

dépôt et il y a le message. Il y a cette vérité révélée définie dans les paroles du credo et fixée dans les dogmes dont l'Eglise a la garde, et il y a la bonne nouvelle à répandre parmi les nations.

Nous le savons bien : tous tant que nous sommes, si nous sommes du Christ et si nous appartenons à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, nous inclinons dans un sens ou dans l'autre : à la Droite extrême, des théologiens sourcilleux ont l'orthodoxie agressive, tiennent le dépôt de la Révélation dans un vase scellé et n'aspirent qu'à le transmettre tel qu'ils l'ont reçu, et donc à le préserver de toutes les contaminations. Et il est bien vrai que ces esprits-là sont méfiants de nature, et hostiles à tout ce que tentent les esprits du bord opposé, ceux qui sont orientés moins par l'idée de dépôt que par l'idée de message, qui ne mettent pas l'accent sur les définitions, ni sur les traditions, ni sur les usages que le temps a rendus vénérables, mais qui croient que toute époque, et la nôtre plus

qu'aucune autre peut-être, attend le message, aspire au message.

Ainsi au-dedans de l'Eglise, les tenants du dépôt s'opposent aux tenants du message. Pourtant je ne crois pas que cette opposition constitue le vrai problème. Les deux tendances sont légitimes et correspondent toutes deux à la vocation de l'Eglise visible. Où donc est le scandale ? Car il existe. Et je ne songe pas à le nier.

Oui, nous devons affronter l'opposition et plus que l'opposition, l'hostilité insurmontable qui dresse les uns contre les autres, je ne dis pas les chrétiens de confessions différentes, mais à l'intérieur même de l'Eglise, les catholiques contre les catholiques. Ce n'est pas aux querelles de théologiens que je songe ; ou du moins, c'est leur versant politique qui me retient. Car il est vrai que tout parti pris théologique comporte une attitude politique.

Et voici une première évidence : il arrive que je me sente d'autant plus proche d'un croyant, d'un homme pieux, qu'il se trouve

plus éloigné de ma propre Eglise. Cela n'est un paradoxe qu'en apparence. Devant un Musulman ou un Juif, s'ils sont dévots, je sais d'avance, avant qu'ils aient ouvert la bouche, ce qui me sépare d'eux. L'abîme, entre nous, m'est en quelque sorte familier. Il ne saurait y avoir de surprise. Mais ce qui ne m'est pas familier et qui m'enchanté quand je les découvre, c'est tout à coup cette parole d'adoration que je reconnais, cette prière qui pourrait jaillir de mon propre cœur, cet amour du Père qui est au ciel, et quelquefois, et même chez certains Juifs, cet attrait pour le Christ.

Dans les trop rares occasions qui me sont données de rencontrer un véritable Israélite, un Musulman mystique, je songe à toutes les demeures qu'il y a dans la Maison du Père. Et ce que je ressens à l'égard d'un fils d'Israël ou d'un fils du Prophète, je le ressens plus encore, il va sans dire, avec les chrétiens de confessions différentes mais qui vivent du Christ, avec ceux de mes frères séparés qui ont une foi vivante, ou

avec certaines âmes qui n'appartiennent à aucune confession déterminée, qui vivent, comme a vécu Simone Weil, sur les confins de l'Eglise, et la lumière qui les traverse, qu'elles réfractent, peut-être parce qu'elle ne s'exprime pas dans les formules traditionnelles, m'illumine d'autant mieux. La grâce ici apparaît à l'état brut, hors de tous les moyens qui en sont pour nous les véhicules habituels. C'est un peu comme lorsque nous découvrons que des étrangers connaissent et aiment comme nous un endroit secret de la forêt qui était le but de nos promenades solitaires. Nous admirons qu'ils y soient parvenus par d'autres chemins dont nous-mêmes n'avions aucune idée.

Le point d'aboutissement où se rejoignent tous ceux qui tendent à la contemplation, à travers la même nuit obscure qu'un saint Jean de la Croix, si éloignés les uns des autres que soient leurs points de départ, retient moins ma pensée que ces rencontres à mi-hauteur, avec des frères séparés de toutes races et de toutes confessions, et quel-

quefois même avec des athées déclarés et militants, mais qui cherchent en dehors de tout intérêt temporel le royaume de Dieu et sa justice et chez qui je reconnais tous les signes de la charité de ce Christ qu'ils ne connaissent pas.

Cette loi de mon esprit : que je me sens d'autant plus près d'un croyant qu'il est plus éloigné de l'Eglise visible à laquelle j'appartiens présente un revers redoutable ; oui, je me sens d'autant plus étranger et même hostile à certains hommes que je les vois professer le même credo que moi, s'agenouiller à la même table, partager le même pain.

Et ici encore le paradoxe n'est qu'apparent. Pour moi je n'admettrai jamais, et personne au monde ne pourra me faire admettre, que le chrétien est libre de ses options politiques, qu'il est libre de choisir les méthodes auxquelles il a recours pour les faire triompher. Or, en France, une part considérable de catholiques le croient ; et non pas les seuls catholiques d'habitudes, les catholiques de messes de onze heures qui

accomplissent certains gestes mais n'ont aucune vie religieuse authentique — les croyants auxquels je songe ici sont des pratiquants et même des dévots, c'est dans la mesure où ils le sont que je me sens à leur égard plus qu'étranger, hostile. Si un commissaire soviétique attente à la personne humaine et fait torturer un prévenu, je puis trouver cet acte horrible mais il me paraît être conforme à l'idée que le commissaire se fait de la personne humaine et de sa subordination absolue aux intérêts du parti communiste et de la Russie des Soviets. Si, en revanche, un chrétien qui a recours, durant toute la semaine, à certains procédés pour obliger les suspects à parler, communie pieusement le dimanche entouré de ses enfants, c'est cette communion qui me sépare vertigineusement de lui et qui me le rend étranger et ennemi.

Peu de chrétiens pratiquants pratiquent la torture ? Mais il s'en est trouvé des milliers et des millions sinon pour l'approuver, du moins pour la comprendre, pour

l'excuser. Mais il s'en est trouvé des milliers et des millions, même parmi les dévots, pour mal se défendre de haïr et de mépriser les Juifs ou sinon de les haïr et de les mépriser du moins de les considérer en tant que Juifs comme une race suspecte, et de même, trop souvent les Arabes en tant qu'Arabes. Ce qui ne me choquerait en rien, s'il s'agissait d'agnostiques et d'athées, comme pouvaient l'être un Barrès, un Maurras. Le scandale ne commence pour moi qu'à partir de la foi pratiquée, vécue à l'intérieur de l'Eglise par des chrétiens, même plus fidèles que je ne le suis moi-même, comme on me l'a souvent et justement reproché, plus charitables, plus dévoués aux œuvres que je ne le suis moi-même.

C'est ici qu'il me paraît impossible de ne pas dépasser la notion de diversité. Il y a beaucoup plus que de la diversité entre les catholiques à l'intérieur du catholicisme. Il s'agit d'une contradiction absolue, irréductible, du moins pour un esprit fait comme le mien. Un catholique convaincu mais de

tendance maurrassienne, je sais bien quelles raisons il me donnerait. Il me montrerait qu'en fait le message chrétien est lié indissolublement à la défense de la civilisation occidentale. Je ne l'examinerai pas ici. Ce que j'affirme, c'est l'inutilité des efforts que nous tenterions pour résoudre dans les termes cette division des esprits à l'intérieur même de l'Eglise et qui éclate avec d'autant plus de scandale qu'il s'agit de chrétiens plus fervents.

Que faire donc ? Et devons-nous désespérer de cette unité pour laquelle le Fils de l'Homme priait déjà son Père ? Je ne le crois pas. Mais je crois qu'il faut tendre à cette unité par-delà les frontières visibles de l'Eglise.

Au-dedans de l'Eglise, elle est déjà, d'une certaine manière, accomplie, grâce au credo récité ensemble, au Pain rompu en commun : les frères ennemis se trouvent sinon réconciliés du moins agenouillés côte à côte dans une sorte de « trêve de Dieu » permanente, dont nos églises se trouvent

être le lieu privilégié, même aux époques les plus troublées. Nous y sommes si accoutumés que nous n'y prêtons plus d'attention. Nous nous rejoignons par-delà tout ce qui nous divise sur la terre en Celui qui nous réunira tous et en quelque sorte malgré nous dans Son Amour.

Cette paix extérieure ne règne, à la Sainte Table, je le sais bien, que parce que nous n'adressons pas la parole à ce frère inconnu qui communie à nos côtés. Quand on est le familier, depuis des années, d'une même chapelle, d'une même messe, on se fait ainsi des amis dont on ne sait rien, on s'attache à un enfant qui communie comme un ange auprès de nous, on le voit grandir, devenir un adolescent, et puis tout à coup il disparaît de notre vie où il n'a tenu d'autre place que d'être cet ange à notre gauche ou à notre droite au moment de la communion. Je me dis quelquefois que cet ange auquel je n'ai jamais parlé et auquel je m'étais attaché et pour qui j'avais prié est peut-être devenu un chevalier du plastic. Il n'empêche que

pendant des années nous aurons rompu le Pain ensemble avec le Seigneur entre nous et en nous.

Il n'y a rien d'autre à attendre, rien d'autre à espérer que cet agenouillement côte à côte d'esprits antagonistes qui participent pourtant, chacun de leur côté, à la vie divine, car tout est possible à Dieu et même, puisqu'Il est l'Amour, de ne pas tenir compte dans un fidèle de ce qui subsiste d'idolâtrie, que l'idole s'appelle race ou nation.

Mais enfin, nous ne pouvons nous contenter de cette unité tout extérieure. Je suis de ceux qui croient que la véritable unité se situe par-delà les frontières visibles de la Sainte Eglise à ce point idéal défini par le Seigneur lui-même ce jour entre les jours où il s'assit sur la margelle d'un puits et où il parla à une femme de mauvaise vie qui était venue puiser de l'eau : « Un temps

viendra, et il est déjà venu, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. » Les adorateurs en esprit et en vérité, il s'en trouve dans toutes les confessions et dans toutes les Eglises, et ils se reconnaissent à un signe, et ils s'aiment pour ainsi dire non pas malgré ce qui les sépare, mais d'une certaine manière à cause de ce qui les sépare, car le miracle c'est qu'étant séparés comme ils le sont, ils se reconnaissent et ils se rejoignent, et ils voient qu'ils relèvent du même esprit.

Qu'on me comprenne bien : je n'en crois pas moins de tout mon cœur que l'Eglise catholique notre mère est la véritable Eglise et que c'est toujours Pierre à Rome qui lie et délie. Mais je crois que l'esprit dont elle surabonde se répand bien au-delà de ses frontières visibles et qu'Il se reconnaît lui-même en quelque sorte dans des adorateurs appartenant à d'autres troupeaux, à d'autres bergeries.

L'immense malheur des guerres coloniales a été de compromettre ces premiers

tâtonnements d'esprits qui se cherchent et qui se reconnaissent. Mais enfin, nous finirons bien par sortir de cette longue nuit. Ce grain jeté par les Bénédictins de Tournai ou par les Petits Frères du Père de Foucauld fructifiera un jour. Si Dieu nous donne la grâce de voir la paix renaître, de voir les races réconciliées, nous reprendrons à pied d'œuvre ce que naguère nous avons tenté de faire avec les peuples du Maghreb, avec ceux qui ne savent pas que Jésus est le Christ, mais qui savent que nous avons un Père dans le ciel et qui l'adorent comme nous, avec les mêmes mots que nous.

Comment l'unité ne s'accomplirait-elle pas avec eux plus naturellement qu'avec ceux de nos frères catholiques, et même fervents catholiques, mais qui croient que la politique a ses lois, qu'elle a sa morale, qu'elle jouit d'une autonomie absolue à l'égard de Dieu même ?

Et pourtant, le commandement ne souffre aucune échappatoire : ces frères ennemis, nous devons les aimer en Dieu. Quel est le

sens véritable de cette expression : s'aimer en Dieu ? Aimer en Dieu ces frères dont il nous est impossible de ne pas exéquer les méthodes et les buts, et qui eux-mêmes exècrent tout de nous, cela peut être une façon commode et toute verbale d'esquiver la difficulté. Que pouvons-nous mettre, les uns et les autres, de positif, d'effectif, dans cet effort pour nous rejoindre par-delà une aversion qui peut aller jusqu'à la haine, hélas ! et jusqu'au meurtre. Car le meurtre est devenu le pain quotidien de la France.

Nous croyons les uns et les autres, quelles que soient nos options politiques, nous croyons que s'aimer en Dieu, même pour des ennemis, exprime une réalité, correspond à une possibilité. Nous ne serions pas chrétiens si nous récusions l'ordre absolu du Seigneur qui est que nous aimions nos ennemis. Il faut donc commencer par le vouloir, et le vouloir vraiment pour le vouloir effi-

cacement. Et si la première condition est de le demander au Seigneur comme une grâce, la seconde est de chercher nous-mêmes à y atteindre par des moyens humains.

Mais d'abord, il existe une vérité très consolante qu'on découvre à mon âge, même si on a été aussi combatif que je l'ai été, même si on a souvent pris parti avec violence, si on a été engagé comme je le demeure encore : nous découvrons qu'en réalité nous ne détestons pas les hommes que nous croyons détester et que la réciproque est vraie : eux non plus ne nous détestent pas ; nous confondons souvent haine et exaspération. Ce sont deux états bien différents. Nous nous exaspérons les uns les autres, durant toute notre vie, il est vrai, parce que nous ne tenons pas compte de nos raisons mutuelles. Et puis, au soir de la vie, lorsque la poussière des anciens combats est retombée, il arrive que nous rencontrions un adversaire d'autrefois. Alors, nous nous étonnons de ce plaisir à être ensemble, à parler des luttes passées, des

amis ou des ennemis du temps de notre jeunesse et qui ne sont plus là. Il semble alors que le Seigneur lui-même nous souffle : « Vous voyez bien, pauvres enfants, que vous ne vous haïssez pas. Vous ne vous entendiez pas, et c'était à la lettre : vous étiez sourds aux raisons les uns des autres. La haine, la vraie, peut-être ne l'avez-vous jamais ressentie. »

C'est là un des bienfaits de la vieillesse, et même d'une vieillesse aussi belliqueuse que la mienne, de nous ouvrir les yeux sur ce qui devrait être pour nous, chrétiens, la plus consolante des évidences : que l'irritation, l'exaspération n'est pas la haine, et que si la haine, la vraie, est presque toujours irréductible, insurmontable, il n'en va pas de même de ces mouvements de notre sensibilité. A partir de là, c'est une méthode qu'il faudrait trouver pour se faire entendre de l'adversaire, et pour l'apaiser, et pour qu'il nous écoute enfin.

Pascal, qui a tout dit, nous propose une règle à suivre dans ce fragment bien sou-

vent cité : « Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse. »

Il n'est pas besoin d'y beaucoup réfléchir pour voir ici le défaut de la cuirasse, bien que ce soit la cuirasse de Pascal : un défaut qui crève les yeux. Pascal concède à l'adversaire qu'il y a un côté par où il a raison, mais il n'imagine pas qu'il puisse y avoir un côté par lequel lui-même aurait tort. C'est pourtant dans la mesure où nous admettons, non seulement que l'adversaire peut avoir raison, dans une certaine mesure et de son point de vue, mais où nous admettons aussi que nous sommes nous-mêmes capables d'erreurs, que nous ferons un pas vers lui et qu'il consentira à faire un pas vers nous.

Le vrai est qu'en politique, si c'étaient des idées qui s'opposaient, elles pourraient céder à des raisons. Hélas ! ce sont des pas-

sions et de toutes les passions les plus furieuses, les plus aveugles et de toutes les moins capables d'entendre raison.

Mais notre passion de l'unité n'est pas aveugle. Cette unité véritable à laquelle nous aspirons est celle des chrétiens qui se reconnaissent à ceci : qu'ils ne croient pas qu'il existe au monde pour eux d'autre politique légitime que celle qui tend à inscrire dans l'histoire des hommes la volonté du Père qui est au ciel. Chacune des Béatitudes du Sermon sur la Montagne concerne notre vie tout entière et donc aussi notre vie de citoyen. Nous devons tendre à les inscrire dans les faits, par-delà tous les nationalismes, par-delà la haine raciale, par-delà l'esprit de conquête.

Il n'est pas d'autre politique permise au chrétien que la recherche du royaume de Dieu et de sa justice. Mais il ne lui est pas permis non plus de se désintéresser des conflits qui divisent ses frères. Il faut qu'il demeure au-dessus de la mêlée et pourtant en pleine mêlée. Nous sommes de ceux que

l'amour du Christ et que l'espérance de son règne n'ont pas détournés de l'aventure humaine, de cette sinistre histoire au jour le jour que nous appelons politique. Cette profonde insertion dans le temps d'âmes qui ne vivent que pour l'éternel, voilà il me semble le point où se rejoignent ceux qui se veulent un comme le Père, le Fils et l'Esprit sont un.

Nous avons la certitude que les premières communautés chrétiennes vivaient étrangères aux problèmes que leur posait l'occupation romaine ou la politique d'Hérode. Mais c'est qu'elles attendaient le retour du Seigneur pour un jour tout proche et qu'elles ne doutaient pas que l'Histoire ne fût accomplie. C'est parce que les temps n'en finissent pas de finir, c'est parce que le Christ n'est pas venu, comme le croyaient les premiers chrétiens, clore l'histoire criminelle des hommes, mais qu'il est venu la pénétrer, la transformer du dedans, c'est parce que pour le Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans sont comme un

jour, et que c'est encore nous, les premiers chrétiens, que nous avons appris à ne pas séparer la recherche du royaume de Dieu de son accomplissement en ce doux royaume de la terre, comme disait Bernanos, qui serait déjà le royaume de Dieu si les hommes avaient accepté l'enseignement qui leur a été donné sur la sainte montagne.

Nous avons donné une réponse à la question que posait un jour Etienne Borne : existe-t-il une politique du Sermon sur la Montagne ? Il me semble que les adorateurs du Père en esprit et en vérité se rejoignent et consomment leur unité dans l'assurance qu'elle existe. Cette insertion de l'éternel dans le temporel aurait eu comme conséquence de résoudre temporellement les problèmes qui nous paraissent insolubles. A l'échelle du drame français actuel, il saute aux yeux qu'une politique inspirée de l'humanisme chrétien aurait épargné des flots de sang, nous eût fait faire l'économie d'innombrables crimes et nous eût préservés d'une honte sous laquelle parfois nous suc-

combons, et qu'elle aurait maintenu notre présence au milieu de ces peuples qui nous aimaient.

Ce sentiment que nous avons tous d'être les témoins d'un crépuscule sans aucune promesse d'aurore, cette horreur qui nous prend à la gorge quelquefois, que cette civilisation de l'Occident chrétien, si riche d'œuvres dans tous les ordres, et qui, en dépit de tant de crimes, a tant fait pour le règne du Christ et a donné de si beaux fruits de sainteté, que cette civilisation touche à son déclin et qu'elle est à chaque instant menacée d'être d'un seul coup anéantie, ce sentiment nous rend d'une pratique difficile, il faut en convenir, la foi que nous devons pourtant nourrir en nous, la foi en l'unité de tous les hommes dans le Christ ! Nous ne pouvons pas, comme saint Augustin pouvait le faire dans ses derniers jours, lorsque le monde romain craquait de toutes parts, nous ne pouvons pas voir dans les barbares près de nous submerger, une immense moisson vivante et promise à l'Eglise. Car nos

barbares à nous ne sont pas des barbares. Ces ennemis de l'Occident ont été des chrétiens et ils ne le sont plus. Ils ont connu le Christ et ils l'ont refusé, et ils ont décrété la mort de Dieu.

A qui la faute ? Pouvons-nous en douter ? L'Occident chrétien a manqué à sa vocation, voilà le vrai. Malheur à lui parce qu'il n'a pas évangélisé, ou qu'il n'a évangélisé qu'à demi. Dieu a eu besoin des hommes, et les hommes se sont servis de Dieu, cela dit tout.

Au premier regard, l'unité à laquelle nous devons tendre nous paraît deux fois impossible. A l'intérieur même de l'Eglise d'abord, ou face au péril qui monte, chaque parti réagit avec violence en sens opposé ; et au dehors, où l'immense masse marxiste tend à anéantir tout ce qui est chrétien et qui est ce qu'elle hait le plus au monde et ce qui lui est le plus ennemi.

Et pourtant la foi doit nous suffire, pour ne pas perdre cœur. Dans ce monde tel qu'il est, nous croyons que le Christ est présent

et qu'il y agit invisiblement. Quelqu'un qui n'a pas la foi me disait que ce qui l'avait le plus frappé à Moscou, c'étaient les églises pleines d'un peuple suppliant. Quoi qu'il advienne, et même dans un monde aux trois quarts anéanti par l'arme absolue, il y aura toujours au fond de quelque cave un petit troupeau pressé autour d'une table et un homme consacré qui rompra et qui distribuera le Pain vivant.

C'est cela l'unité déjà réalisée, cette unité du grain de sénevé qui concentre toutes les moissons des temps à venir et qui d'ores et déjà recèle cette dernière moisson : celle où sera consommée la séparation du bon grain d'avec le mauvais grain. En ces jours-là, quand le Fils de l'Homme sera revenu et que tout le grain sera amassé dans le grenier du Père de famille, nous comprendrons alors que cette unité à laquelle nous aspirions presque désespérément, existait déjà à notre insu au temps de notre pauvre vie déchirée par des passions furieuses, qu'elle était accomplie malgré nous et sans nous.